variation

L'anonymat, pour une autre lecture des œuvres

par Claire Kueny

Alexandre Périgot, *Mon Nom Est Personne*
Cneai à Pantin
17 février - 22 avril 2018

Vue de l'exposition d'Alexandre Périgot, *Mon Nom Est Personne*, Cneai de Pantin, 2018, crédit photo : Le Cneai.

Être ou ne pas être anonyme ?

Ce texte fait suite à une première intervention critique pour la revue *Possible* réalisée au DOC !, à l'occasion du lancement de la revue, au sujet de l'exposition d'Alexandre Périgot, *Mon Nom Est Personne*, le 17 février dernier. Plus précisément, il s'agissait d'un entretien en absence avec l'artiste Alexandre Périgot et la commissaire de l'exposition, Sylvie Boulanger, par la diffusion sonore de leurs propos préalablement enregistrés. Sans leurs présences, leurs voix non identifiées étaient « anonymisées », en réponse à l'exposition consacrée aux œuvres d'anonymes qui peuplent les collections des musées nationaux. De même, je me suis exprimée ce jour sans dévoiler mon nom. Cela sous-entendait surtout de ne pas dévoiler la position depuis laquelle je m'exprimais, à savoir en tant que critique, historienne de l'art. Ce jeu de l'anonymat auquel nous avons joué tous les trois tenait moins à une volonté revendiquée d'être anonyme qu'à la simultanéité de nos deux événements : le lancement de la revue et le vernissage de l'exposition. Alexandre Périgot porte d'ailleurs bien le projet en son nom, notamment pour en prendre la responsabilité. Car, si l'anonyme est souvent l'oublié – ou celui qui (s')est effacé –, il peut aussi être celui qui se cache, le lâche, celui qui n'assume pas ce qu'il dit. Or, il est bien question pour l'artiste d'assumer avec ce projet une autre lecture de l'art et de son histoire. Sylvie Boulanger préfèrerait ne pas signer, nous dit-elle, même si les demandes médiatiques et l'arrivée du curateur indépendant la conduisent aujourd'hui à signer les expositions qu'elle organise. Quant à mon anonymat en présence – envisagé dans ce cadre pour en faire l'épreuve –, il a révélé que la curiosité éventuelle du public pour mon identité s'attachait non à connaître mon nom mais à connaître la place que j'occupais pour parler. Puisque j'étais la seule représentante de l'exposition ce soir là, plusieurs personnes ont ainsi eu le sentiment que je m'exprimais « depuis l'intérieur », ce qui soulève d'emblée la question qui nous occupe au sein de la revue *Possible* au sujet de la place du/de la critique vis-à-vis de l'œuvre (ou du projet, ou de l'artiste, ou de l'exposition). Est-il/elle à l'intérieur ou à l'extérieur de l'œuvre ? Que signifie d'ailleurs être « à l'intérieur » de l'œuvre ? Dans quelle mesure le ou la critique intervient-il/elle dans le processus de création ?

Il apparaît en tout cas que signer ou ne pas signer, être ou ne pas être anonyme, revient à prendre position. Si on peut signer par habitude, parce que c'est ainsi que cela fonctionne, parce que c'est en étant « quelqu'un » que l'on existe dans nos sociétés ; et si certaines œuvres sont anonymes parce que la signature a été effacée ou parce que le type d'œuvre produit n'en exige pas, la signature, comme l'anonymat, sont aussi la marque de stratégies revendiquées. Comme le formulait Sylvie Boulanger, « on peut signer pour assumer un travail ou pour essayer de tordre le travail vers ce qui serait une œuvre ». De même, l'anonymat peut être un choix affirmé de l'artiste, une volonté de s'exprimer sous une autre identité que la sienne (par l'intermédiaire d'un pseudonyme ou d'un collectif par exemple), une manière de se protéger ou d'aller à l'encontre d'un

Vue de l'exposition d'Alexandre Périgot, *Mon Nom Est Personne*, Cneai de Pantin, 2018, crédit photo : Le Cneai.

système basé sur l'individualité artistique. Les œuvres rassemblées jusqu'alors pour *Mon Nom Est Personne* (aussi appelé « le MNEP ») réunissent, conjuguent parfois, ces différentes formes d'anonymat.

« Nous sommes nus devant les images anonymes »

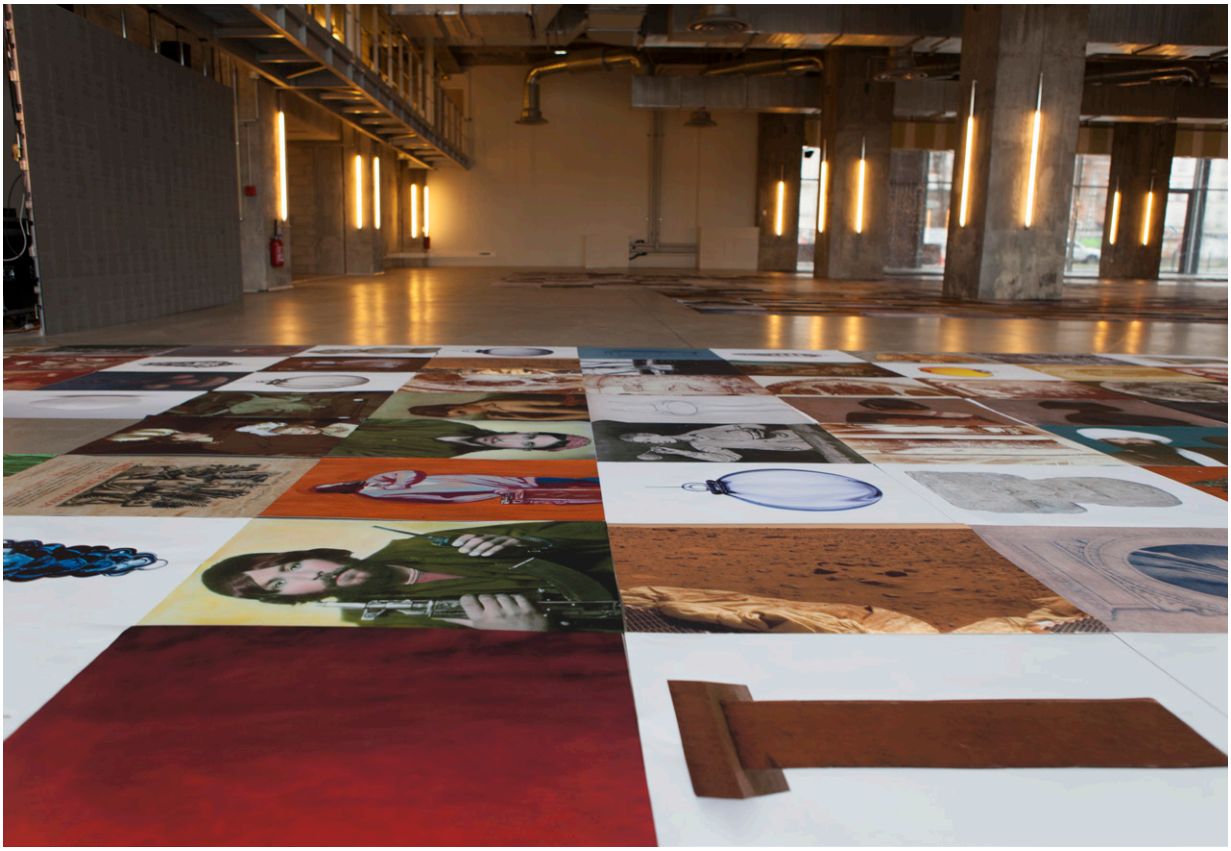
Mon Nom Est Personne a vu le jour à Nantes, en 2017 lorsque, pour *Le voyage à Nantes*, Alexandre Périgot a sorti des réserves du Musée des Beaux-Arts de la ville, plus de cent cinquante œuvres d'anonymes faisant partie des collections pour les exposer sur les cimaises. Ce projet, mûri pendant deux ans avant le lancement de l'exposition à l'été 2017, s'inscrit dans le prolongement des recherches de l'artiste qui travaille depuis plusieurs années sur les mécanismes de starisation, de célébrité et de spectacularisation dans notre société. Aussi a-t-il réfléchi à son corollaire : l'anonymat. À l'origine du MNEP, un constat : alors que les musées disposent d'une quantité d'œuvres anonymes, souvent exposées, celles-ci ne font jamais (ou trop rarement) partie des catalogues des collections. Elles sont « condamnées aux oubliettes ». Car, comment en parler ? Dans quelle histoire de l'art les inscrire ? Comment les classer dans un ouvrage ? Ainsi que l'a souligné Sylvie Boulanger, « nous sommes nus devant les images anonymes ». Cette nudité a deux conséquences principales. Soit elle déshabille l'œuvre de l'« art » – quand la signature d'un objet renforce au contraire son statut artistique – et par la même, la dépossède de certaines valeurs (marchandes, notamment). Soit elle rend au spectateur la possibilité de porter un regard et un jugement subjectifs sur l'œuvre.

Selon les formes que prend le MNEP, l'un ou l'autre de ces aspects est privilégié. À Nantes, où les œuvres étaient sorties des réserves, c'est la nudité du regard qui apparaissait au premier plan car, dans ce dispositif, les œuvres s'exposaient dans leur matérialité et dans leurs formats d'origine, à un instant t du regard. Puisqu'il n'a pas à se préoccuper de l'autorité de l'œuvre, le spectateur peut donc, devant une œuvre anonyme, (re)trouver la possibilité de porter un regard subjectif, personnel. Il se trouve débarrassé de toute histoire, de tout savoir, simplement saisi par l'œuvre, son contexte d'exposition, les œuvres qui l'environnent et par l'atmosphère et la lumière du lieu au moment où il la découvre. Il peut se laisser envahir par ses émotions, par ses goûts, par ses sensibilités personnelles directes, immédiates. Reste à savoir s'il / si nous en sommes bien capables. Notre regard sur les œuvres est-il conditionné par les noms, par l'histoire de l'art, par les paroles et avis des critiques ; par une connaissance ou un savoir déterminés ?. Aimons-nous les choses pour ce qu'elles sont ou pour ce qu'on nous dit qu'elles sont ? Nous sentons-nous libres face aux œuvres ? Ces questions posées par le projet d'Alexandre Périgot éveillent l'envie de (re)saisir ce regard primordial et ignorant, que l'on peut oublier de porter sur les choses ou que l'on s'empêche parfois.

Au Cneai, pour la seconde occurrence du projet, Alexandre Périgot a choisi de montrer des reproductions des œuvres anonymes. Imprimées dans un format poster, identique pour toutes (60 x 80 cm), les reproductions sont posées au sol et forment plusieurs îlots regroupant les œuvres par collections. Cet accrochage, qui minimise la

singularité de chaque œuvre au profit des ensembles, permet d'observer les enjeux et questionnements posés par l'anonymat, selon la provenance des œuvres et leur nature. À ce jour, Alexandre Périgot a dévoilé plus de sept cent œuvres, datant pour les plus anciennes du XVIe siècle, en dépouillant les collections de cinq musées (le MUCEM, le Musée des Beaux-Arts de Rennes, le Musée des Beaux-Arts de Nantes, le Centre National des Arts Plastiques et le Musée Rodin). Évidemment, le choix de ces cinq musées n'est pas anodin : il permet de présenter un panel d'œuvres de différentes natures et de différentes époques, allant de la peinture classique aux ex-voto, en passant par des objets de design et des photographies.

À la différence des autres musées, le Musée Rodin ne compte qu'une quinzaine d'œuvres anonymes dans ses collections – ou du moins classées comme telles, car les œuvres de Rodin ne sont-elles pas aussi, comme celles de Rubens et de bien d'autres grands maîtres, des œuvres faites par des dizaines de mains anonymes (en tout cas non mentionnées) ? Ces œuvres ayant appartenu à la collection de Rodin révèlent ses goûts et nous interrogent sur la valeur qui leur a été attribuée par la seule présence du nom du sculpteur, quand bien même elles n'ont pas de qualités esthétiques particulières. Au sein de la collection du CNAP, les boules de Noël et objets de design anonymes témoignent de l'évolution du statut du design qui revendique, à partir des années 1980, un statut artistique manifeste par l'adjonction de signatures conférant une plus-value à l'objet. Le nombre conséquent d'œuvres anonymes dans les collections du MUCEM rappelle que l'on a dissocié (que l'on dissocie encore ?) pendant des siècles, les « œuvres d'art » des productions dites « populaires », « artisanales », considérées comme des « documents », comme des témoins d'une époque, d'une culture, d'une tradition, mais non comme des objets artistiques. Avec les œuvres anonymes du CNAP, comme avec celles du



Vue de l'exposition d'Alexandre Périgot, *Mon Nom Est Personne*, Cneai de Pantin, 2018, crédit photo : Le Cneai.

MUCEM, se pose ainsi la question de la « valeur artistique » attribuée à un objet. On comprend, en observant les qualités artistique, technique, esthétique de ces œuvres qui n'ont pas de « valeur » parce qu'elles sont anonymes, qu'avec l'invention des ready-made, Marcel Duchamp n'a fait que révéler les conditions d'attribution – déjà anciennes – de la valeur d'une œuvre dans nos sociétés occidentales, à savoir selon la place qu'occupent l'auteur-e et l'œuvre dans le « monde de l'art ».

L'accrochage proposé par Alexandre Périgot au Cneai interpelle donc plutôt le visiteur à l'égard de l'histoire et de l'histoire de l'art, construites à partir d'absents et d'oubliés. Et encore, il n'y en a là qu'une petite partie. On l'a dit, quelle place accorde-t-on aux mains qui ont produit les œuvres signées par un seul ? Qu'en est-il des œuvres des collections étiquetées sous la mention « école française » par exemple ? Combien sont-elles, ces œuvres qui ne sont pas désignées par un-e auteur-e identifié-e ? Combien sont-ils, ces objets, ces dessins, ces photographies qui, malgré leurs qualités artistiques, n'ont pas encore été désignés comme « œuvre », comme « art » parce qu'ils n'auraient pas été réalisés par un-e artiste ou trouvé leur place dans un contexte marchand et/ou institutionnel de l'art ? Il faudrait d'ailleurs réfléchir à ce que désigne ce terme d'« artiste », qui n'apparaît en Occident qu'à partir du XVIe siècle – et qui n'est pas utilisé dans bien d'autres cultures – de même qu'il faudrait repenser celui d'« œuvre » qui détermine un type d'objet et de rapports avec un spectateur ; et réfléchir peut-être à la nature de ce(s) rapport(s) (sensibles, analytiques, etc.). Ce sont ces enjeux de redéfinition de la nature encore éminemment romantique de l'art que s'efforce de repenser le MNEP, et qui seront développés à travers d'autres expositions et une série d'éditions qui réuniront les œuvres et permettront leur diffusion.

Avec le musée des anonymes, on prend conscience des mécanismes de pouvoir à l'œuvre dans la construction de l'histoire. On s'interroge sur ce qu'il en serait de notre histoire (de l'art) si nous avions intégré ces œuvres d'anonymes. Et bien sûr, sur ce que recouvre le mot « art », dont nous ne connaissons toujours pas le sens. Ces questions restent en suspens, mais en tendant un peu l'oreille, il me semble que l'on peut entendre, aussi en suspens, la voix de Marcel Duchamp : et si c'était notre regard à chacun qui, à un moment donné, fait d'un objet une œuvre ? Au moins pour soi, le temps d'un instant qui modifie notre rapport aux choses, au monde.